

**Natalia  
Ginzburg**

**Les petites  
vertus**

**Traduction  
Adriana R. Salem**

*ypsilon*.éditeur

Ces 11 textes entre autobiographie et essai nous font (re)découvrir l'une des écritures les plus fortes du XX<sup>e</sup> siècle italien. Qu'il s'agisse du souvenir du confinement dans un petit village du Sud ou du portrait de Cesare Pavese, d'une réflexion sur la valeur de l'argent et surtout d'une bicyclette pour un enfant, ou de son métier d'écrivain, Natalia Ginzburg écrit des « histoires » qu'elle puise dans la mémoire toujours explosive de ce siècle retentissant. Son expérience, qu'elle partage comme un devoir et une nécessité, est exemplaire et bouleversante. Sa voix et son regard sont d'une innocence privée de toute naïveté, d'une intelligence dérangementante car différente quand elle est aux prises avec le plus commun. Dans ces pages (écrites entre 1943 et 1962), nous sommes confrontés à une époque aussi lointaine qu'enfouie en nous qui resurgit simplement grâce à l'air frais et suranné du « lexique familial » de Natalia Ginzburg.



ISBN

978-2-35654-101-7

16 €

## MON MÉTIER

Mon métier est d'écrire. Je le connais bien, et depuis très longtemps. J'espère ne pas me faire mal comprendre. Sur la valeur de ce que j'écris, je ne sais rien. Je sais qu'écrire est mon métier. Lorsque je me mets à écrire, je me sens extraordinairement à mon aise, et je me meurs dans un élément qu'il me semble connaître extraordinairement bien. J'utilise des instruments qui me sont connus et familiers, et je les sens bien stables entre mes mains. Si je fais quoi que ce soit d'autre, si j'étudie une langue étrangère, si je cherche à apprendre l'histoire ou la géographie, ou la sténographie, ou si j'essaie de parler en public, ou de tricoter, ou de voyager, je souffre, et je me demande constamment comment les autres font ces mêmes choses, j'ai toujours l'impression qu'il doit y avoir un bon moyen pour faire ces mêmes choses, et qui est connu des autres et inconnu de moi. Et il me semble être sourde et aveugle, et j'ai comme une nausée au fond de moi. Au contraire, lorsque j'écris, je ne pense jamais qu'il y a peut-être un meilleur moyen dont les autres écrivains se servent. Ce que font les autres écrivains m'est tout à fait égal. Entendons-nous bien : je ne peux écrire que des histoires. Si je tente d'écrire un essai critique, ou un

article sur commande pour un journal, cela va assez mal. Ce que j'écris alors, je dois le chercher péniblement, comme en dehors de moi. Je peux le faire un peu mieux que d'étudier une langue étrangère, ou parler en public, mais seulement un peu mieux. Et j'ai l'impression d'escroquer mon prochain avec des mots empruntés ou chapardés ici et là. Et je souffre et me sens en exil. Au contraire, lorsque j'écris des histoires, je suis comme quelqu'un qui est dans sa patrie, sur les routes qu'il connaît depuis son enfance, et au milieu de murs et d'arbres qui sont les siens. Mon métier est d'écrire des histoires, des choses inventées ou des choses de ma vie dont je me souviens, mais, en tout cas, des histoires, des choses où n'entre pas la culture, mais seulement la mémoire et la fantaisie. C'est cela mon métier, et je le ferai jusqu'à la mort. Je suis très contente de ce métier, et je n'en changerai pour rien au monde ; j'ai compris, il y a très longtemps, que c'était là mon métier. Entre cinq ans et dix ans je n'en étais pas sûre, et je m'imaginais un peu pouvoir peindre, un peu conquérir des pays à cheval, et un peu inventer de nouvelles machines très importantes ; mais après l'âge de dix ans je l'ai toujours su, et je me suis exprimée comme je l'ai pu, avec des romans et des poésies. Je possède encore ces poésies. Les premières sont gauches avec des vers faux, mais assez amusantes ; et au contraire, au fur et à mesure que le temps passait, je faisais des poésies de moins en moins gauches, mais de plus en plus ennuyeuses et idiotes. Mais je ne le savais pas, et j'avais honte des poésies gauches, et au contraire les moins gauches et idiotes me paraissaient très belles ; je pensais toujours qu'un

jour ou l'autre quelque poète célèbre les découvrirait et les ferait publier, et écrirait sur moi de longs articles ; et j'imaginais les mots, les phrases de ces articles, que j'écrivais entièrement au-dedans de moi. Je pensais que je gagnerais le prix Fracchia. J'avais entendu dire que c'était un prix pour les écrivains. Ne pouvant pas publier en volume mes poésies, étant donné que je ne connaissais alors aucun poète célèbre, je les recopiais soigneusement sur un cahier, et je dessinais une petite fleur sur la première page, et je faisais une table des matières et tout. C'était devenu pour moi très facile d'écrire des poésies. J'en écrivais presque une par jour. Je m'étais aperçue que si je n'avais pas envie d'écrire il me suffisait de lire des poèmes de Pascoli, ou de Gozzano ou de Corazzini pour en avoir aussitôt envie. Je sortais des poésies pascoliennes ou gozzaniennes ou corazziennes, puis, en dernier, très dannunziennes, lorsque j'ai découvert qu'il y avait aussi lui. Cependant je n'ai jamais cru que j'écrirais des poésies toute ma vie, je voulais, tôt ou tard, écrire des romans.

J'en ai écrit trois ou quatre pendant ces années-là. Il y en avait un qui avait comme titre *Marion ou la petite bohémienne*, un autre intitulé *Molly et Dolly* (humoristique et policier) et un autre *Une femme* (dannunzien, à la seconde personne, l'histoire d'une femme abandonnée par son mari ; je me souviens qu'il y avait aussi une cuisinière noire), et puis un autre très long et compliqué, avec des histoires terribles de filles enlevées et de voitures, j'avais même peur en l'écrivant, si j'étais seule à la maison : j'ai tout oublié, je me souviens seulement qu'il y avait une phrase qui me plaisait infiniment, et j'avais les larmes aux

détachant nos yeux de notre âme heureuse et satisfaite, et les fixant sans indulgence sur les autres êtres, avec un jugement railleur et cruel, ironique et dédaigneux, pendant que la fantaisie et la force créatrice agissent en nous avec force. Nous réussissons facilement à créer des personnages, plusieurs personnages fondamentalement différents de nous, et nous réussissons à écrire des histoires solidement construites, et comme desséchées dans une lumière claire et froide. Ce qui nous manque alors, lorsque nous sommes heureux de ce bonheur spécial sans larmes, sans anxiété et sans peur, ce qui nous manque alors c'est un rapport intime et tendre avec nos personnages, avec les lieux et les choses dont nous parlons. Ce qui nous manque c'est la charité. En apparence, nous sommes bien plus généreux, dans le sens que nous trouvons toujours la force de nous intéresser aux autres, de prodiguer nos soins aux autres, nous ne nous occupons pas tellement de nous-mêmes, n'ayant besoin de rien. Mais notre intérêt pour les autres, si dénué de tendresse, ne saisit qu'un petit nombre d'aspects assez extérieurs de leur personnalité. Le monde a pour nous une seule dimension, il lui manque les secrets et les ombres ; cette souffrance qui nous est inconnue, nous parvenons à la deviner et à la créer en vertu de la force de notre imagination, mais nous la regardons toujours dans cette lumière stérile et glacée des choses qui ne nous appartiennent pas, qui n'ont pas de racines en nous.

Notre bonheur ou notre malheur personnel, notre condition *terrestre*, ont une grande importance par rapport à ce que nous écrivons. J'ai dit plus haut que, au moment où l'on écrit, on est miraculeusement entraîné

à ignorer les circonstances actuelles de sa propre vie. C'est sûrement vrai. Mais être heureux ou malheureux nous porte à écrire d'une manière ou d'une autre. Lorsque nous sommes heureux la fantaisie a plus de force ; lorsque nous sommes malheureux, c'est alors notre mémoire qui agit plus vivement. La souffrance rend la fantaisie faible et paresseuse ; elle se meut, mais nonchalamment et avec langueur, avec les mouvements affaiblis des malades, avec la fatigue et les précautions des membres affaiblis et fiévreux ; il nous est difficile de détacher nos yeux de notre vie et de notre âme, de la soif et de l'inquiétude qui nous envahit. Dans ce que nous écrivons affleurent alors continuellement les souvenirs de notre passé, notre propre voix résonne sans cesse et ne réussissons pas à lui imposer silence. Entre nous et les personnages, que nous inventons, que notre fantaisie alanguie réussit toutefois à inventer, il se crée un rapport particulier, tendre et comme maternel, un rapport chaleureux et mouillé de larmes, d'une intimité charnelle et suffocante. Nous avons des racines profondes et douloureuses en chaque être et en chaque chose au monde, de ce monde qui s'est rempli d'échos, de tremblements et d'ombres, auquel nous lie une pitié dévouée et passionnée. Le risque que nous courons alors est de nous noyer dans un sombre lac d'eau morte et stagnante, et d'y entraîner, avec nous, les créatures de notre esprit, de les laisser périr avec nous dans le sombre et tiède gouffre, entre des rats morts et des fleurs pourries. Il y a un péril dans la douleur, de même qu'il y a un péril dans le bonheur, à l'égard de ce que nous écrivons. Parce que la beauté poétique est un ensemble

de cruauté, d'orgueil, d'ironie, de tendresse charnelle, de fantaisie et de mémoire, de clarté et d'obscurité, et si nous ne parvenons pas à obtenir tout cela ensemble, le résultat est pauvre, précaire et sans vie.

Mais, faites attention, ce n'est pas que l'on puisse espérer se consoler de sa tristesse en écrivant. On ne doit pas s'illusionner et croire que le métier peut nous cajoler et nous bercer. Il y a eu, dans ma vie, d'interminables dimanches sinistres et déserts, pendant lesquels je souhaitais de toutes mes forces écrire quelque chose pour me consoler de la solitude et de l'ennui, pour être adulée et bercée par les phrases et les paroles. Mais il n'y a pas eu moyen que je réussisse à écrire une ligne. À ce moment-là, mon métier m'a toujours repoussée, il n'a pas voulu avoir affaire à moi, parce que ce métier n'est jamais une consolation ou une distraction. Ce n'est pas une compagnie. Ce métier est un maître, un maître capable de nous fustiger au sang, un maître qui crie et qui condamne. Il nous oblige à ravalier notre salive et nos larmes, à serrer les dents et essuyer le sang de nos blessures, et à le servir. Le servir lorsqu'il le demande. Alors il nous aide même à rester debout, à garder les pieds solides sur terre, il nous aide à vaincre la folie et le délire, le désespoir et la fièvre. Mais c'est lui qui veut commander, et il se refuse toujours à nous prêter attention, lorsque nous avons besoin de lui.

Il m'est arrivé de bien connaître la douleur après l'époque où j'habitais dans le Midi, une vraie douleur, irrémédiable et incurable, qui a brisé toute ma vie ; et lorsque j'ai tenté de la raccommo-der d'une manière quelconque, j'ai vu que ma vie et moi étions

devenus méconnaissables par rapport à auparavant. Seul, inchangé, restait mon métier, mais de lui aussi c'est tout à fait faux de dire qu'il était inchangé, les instruments étaient toujours les mêmes, mais la manière dont je les utilisais était différente. Au début je le détestais, il me faisait horreur, mais je savais bien que, finalement, je recommencerais à le servir, et qu'il me sauverait. C'est pour cela qu'il m'est arrivé, parfois, de penser que je n'ai pas eu une vie si malheureuse, et que je suis injuste lorsque j'accuse le destin, et que je lui refuse toute bienveillance à mon égard, puisqu'il m'a donné trois enfants et mon métier. Du reste, je ne pourrais même pas imaginer ma vie sans ce métier. Il s'est toujours trouvé là, il ne m'a pas quittée, même une minute, et même lorsque je le croyais endormi, son œil vigilant et resplendissant me regardait.

C'est cela, mon métier. L'argent, voyez-vous, il n'en rapporte pas beaucoup, et même on est presque toujours obligés d'avoir, en même temps, un autre métier pour vivre. Parfois, pourtant il en rapporte un peu : et l'argent obtenu grâce à lui est une chose très douce, comme de recevoir de l'argent et des cadeaux des mains de l'être aimé. C'est cela mon métier. Je dis que je ne sais pas grand-chose sur la valeur des résultats qu'il m'a donnés ou qu'il pourra me donner : ou, plutôt, je connais la valeur relative des résultats obtenus, mais certainement pas la valeur absolue. Lorsque j'écris quelque chose, d'habitude, je crois que c'est très important, et que je suis un très grand écrivain. Je pense que cela arrive à tout le monde. Mais il y a un coin dans mon âme, où je sais parfaitement et toujours ce que je suis, c'est-à-dire un petit,